

L'Abille de la Nouvelle-Orléans NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 28 août 1909. Thermomètre de E. Claudel, Op-ticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

SOMMAIRE. 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. L'Heureuse Erreur. Barade, monologues. Chateaubriand et Chateauroux. Poésie. Mondanités. Chroniques. Histoire d'un Grand Chapeau et d'une Petite Femme.

L'EDITION DE L'ABEILLE DU 1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance; édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

Les Atrocités de la Guerre.

La guerre au Maroc se poursuit activement avec, pour les armes espagnoles, des alternances de succès et d'insuccès.

Il était facile de prévoir la difficulté qu'aurait l'armée expéditionnaire à réprimer le mouvement insurrectionnel des Maures.

Peut-être pouvait-elle être prête à faire la guerre sur son territoire ou sur territoire voisin; mais elle n'était, assurément pas conditionnée pour la faire à distance, et ce sont les obstacles qu'elle est sans cesse appelée à surmonter qui rendent pour elle inégale la lutte qu'elle soutient vaillamment cependant.

A une note que le Sultan a envoyée aux Maures, les priant de cesser leurs hostilités contre les Espagnols, les Maures ont répondu qu'ils continueraient la guerre tant que les Espagnols ne seraient pas chassés de leurs positions au-delà de Melilla. Ce qui rend cette guerre plus regrettable encore, ce sont les atrocités qu'elle commet; les tortures sans nom que subissent les combattants malheureux qui tombent au pouvoir de leurs ennemis. La guerre est assez cruelle, ses rigueurs sont assez pénibles pour ceux qui s'y livrent, mais n'aurait pas encore à souffrir après avoir été vaincus. Le courage malheureux est toujours digne de respect; il n'est pas de peuple jouissant des lumières de la civilisation qui ne le reconnaisse.

D'après de récents avis, les Maures ont attaqué les Espagnols à Sidimusa et dans d'autres positions avancées qu'ils occupent; l'artillerie espagnole a répondu à l'attaque et les Maures ont éprouvé de fortes pertes. On raconte qu'une messe se célébrait pour le repos de l'âme de nombreux officiers et soldats espagnols tués dans le sanglant engagement avec les Maures le 27 juillet, lorsqu'elle fut troublée, mais non interrompue, par la canonnade inattendue d'une colonne morosque.

L'antel était décoré de fleurs, et autour étaient disposés des canons et des faisceaux de mousquets. A l'élevation les Maures ouvrirent le feu et les canons de la forteresse Cammellos tonnerent. L'engagement du 27 juillet fut un des plus acharnés depuis l'ouverture des hostilités; les Espagnols y perdirent deux cents hommes, un général, deux lieutenants-colonels et nombre d'officiers de rang inférieur.

Mais ce n'est pas qu'à Melilla que les hommes sont aux prises, qu'ils s'entre-tuent; à Fes aussi le sang coule, moins abondamment, mais dans des circonstances d'une révolte atroce. Le Sultan traite El Roghi et ses confédérés avec la dernière des rigueurs; il se montre à leur égard d'une telle férocité que les grandes puissances européennes, la France en tête, s'en sont émues et s'opposent à ses pratiques inhumaines.

La conduite de M. de Hauff rappelle un peu celles des tyrans de l'antiquité, de ces empereurs romains qui possédaient la cruauté jusqu'à la folie, qui firent détester des hommes autant qu'ils les détestèrent eux-mêmes, et dont les noms, transmis de génération en génération, sont arrivés jusqu'à nous couverts d'opprobre et d'infamie.

Macabre colifort. A Thion-les-Voies, près d'Epinal, on exhumait pour le charger de sépulture un homme qui s'était

suicidé il y a douze ans, on trouva parmi les os du bassin d'aqueduc une somme de 750 francs en or. Le malheureux, avant de se donner la mort, avait dû avaler ses économies que ses héritiers cherchent inutilement.

Chez les fourmis

La population d'une fourmilière, difficile à établir d'une façon certaine, est évaluée de 20 000 à 100 000 individus pour certaines espèces mais peut atteindre pour d'autres à 500 000. Une des variétés les plus intéressantes est la Hilbijaga qu'on trouve à Cuba; leur fourmilière comprend des galeries longues et larges aboutissant à plus de cinq pieds de profondeur à des chambres qui atteignent 30 centimètres de diamètre. La colonie comprend, comme chez les abeilles, une reine et des travailleuses de huit catégories ayant des aptitudes physiques très différentes: on rencontre, par exemple, des soldats aux puissantes mandibules pour la police de la fourmilière, des chantonniers qui font et entretiennent les longues routes d'accès, de forts cisailleurs pour sonper le pédoncule des feuilles que d'autres seculent au pied de l'arbre pour les déliqueter, des porteurs dits fourmis à parasol ou porte-tendant. Le butin est légèrement séché puis rentré dans les chambres, on y sème un champignon qui se développera et donnera une abondante nourriture pour les mois d'hiver. Ces fourmis déposent de toutes ses feuilles en une nuit un arbre de trois ou quatre ans.

Pudding monstre.

La petite ville de Paganon (Devonshire) célébra le rétablissement de la paix en 1815 par la confection d'un pudding pesant une tonne et demie. Le prix de revient ne fut que de 1 312 francs et pourtant il y entra 260 kg. de farine, 86 kg. de pain, 173 kg. de raisin de Malaga, 86 kg. de raisin de Corinthe, 173 kg. de graisse, 43 kg. de sucre, 840 litres de lait, 320 citrons, 144 noix de muscade et plusieurs douzaines d'œufs.

Héritiers de plusieurs millions.

Chicago, 28 août.—Une dépêche d'Omaha au "Record-Herald" annonce que John Panuska, qui hier encore balayait les rues d'Omaha à \$1.75 par jour, est un duc de Russie, un membre de la noblesse du Czar et le propriétaire de terres à une petite distance de Varsovie évaluées à plusieurs millions de dollars.

La famille Panuska a gouverné pendant des centaines d'années une des provinces d'Etat non loin de Varsovie mais le tribunal de John Panuska fut chassé de ses Etats et son duché fut usurpé il y a quelque 100 ans. Des guerres s'ensuivirent et ce nom distingué tomba dans l'oubli.

Le père de John Panuska comme ses aïeux, mena la vie d'un paysan. John vint à Chicago il y a une trentaine d'années. Un de ses frères qui habite Prague en Bohême, où il est considéré un avoué marquant, se mit à rechercher il y a quelques années les droits des descendants de la maison de Panuska.

La question débattue devant les cours russes fut soumise à l'attention du Czar, qui confirma le jugement et ordonna que la propriété soit rendue à John Panuska, fils aîné de J. Panuska, qui est mort.



ARTHUR E. CONNOLLY, Comme Tim M. Fadden, au Crescent.

THEATRES.

TULANE.

Pour la première semaine de la saison, qui s'ouvrira dimanche 5 septembre, la direction du Tulane a choisi la charmante comédie de Rupert Hughes "My Boy".

Cette pièce a été jouée pendant plusieurs semaines consécutives sur les principales scènes de l'Est où elle a obtenu un succès considérable. M. Tim Murphy, l'excellent comédien qui en tiendra le premier rôle n'est pas un inconnu pour le public new-orléansais, qui se fera un plaisir de l'applaudir à nouveau.

CRESCENT.

Pour l'ouverture de la saison, samedi prochain, la direction du Crescent met à la scène une des pièces les plus populaires du répertoire américain "McFadden Flirt". Le personnel de la troupe compte 60 membres, dont trente jeunes et jolies choristes qui par leur charme contribueront incontestablement à son succès. Les décors sont neuf, la musique ravissante, les premiers rôles bien tenus, en un mot rien n'a été négligé pour assurer le succès du Crescent dès la première soirée d'ouverture.

ARRESTATION.

Gaspar Cigigi, un Italien, a été arrêté à l'intersection du Vieux Bassin et de la rue St-Claude, hier matin. Il est accusé d'avoir volé du bois dans le chantier de Prados et Roca.

ORPHEUM.

La neuvième saison de vaudeville qui s'est ouverte hier soir à l'Orpheum, semble devoir surpasser toutes les précédentes s'il faut en juger par les apparences.

La jolie salle de la rue St-Charles, entièrement remise à neuf, était bondée bien avant le lever du rideau et c'est devant un public enthousiaste que les divers numéros ont paru sur la scène. Tous les artistes ont recueilli leur bonne part des applaudissements, mais c'est le championné "Charles Premier," qui d'emblée a conquis la faveur du public.

Cet animal est vraiment remarquable et sous la direction de son impresario, M. Charles Judge, accomplit des tours extraordinaires. Tous les autres numéros du programme sont bien exécutés et la soirée, d'un bout à l'autre n'a été qu'un véritable succès.

Art et Industrie

Un sculpteur américain, M. Hinton Perry, vient de faire flécher deux groupes de lions en ciment armé à l'entrée du pont de Connecticut Avenue à Washington. Ces moulanges ont donné un excellent résultat au point de vue de la précision, de la rapidité et de l'économie. En Italie on se sert du ciment armé pour construire des charpentes économiques, malgré leur poids, incombustibles, inattaquables par l'eau de mer et donnant très peu de résistance par frottement sur l'eau.

Pour les fumeurs

Le tabac introduit en France vers 1560 fut déclaré monopole de l'Etat et affermé pour 100,000 livres. Sous Louis XVI il rapportait 30 millions. Aujourd'hui on en vend pour 400 millions ce qui produit un bénéfice net de 320 millions.

Contrexéville.

Il n'est pas de pays qui possède autant de bords charmants, autant de villeries et de plages attrayantes que la France, ou à chaque retour de la saison chaude les habitants des grands centres peuvent aller se reposer de leurs fatigues, retrouver leurs forces perdues et rétablir leur santé débile.

Elle serait longue, si nous la faisions publier, la liste de ces bords que la Providence a semés avec prodigalité sur cette terre de France, bords que l'on recherche, que l'on fréquente à cause de leur salubrité, à cause des vertus incomparables que possèdent leurs eaux ou leur climat. Et pour ajouter à l'attrait de ces lieux, l'homme leur a donné des cadres qui leur conviennent et s'est surtout montré soucieux du confort et de l'agrément de ceux qui y viennent passer quelque temps.

Contrexéville est un de ces lieux où chaque année se rend une foule élégante; elle y va faire une cure d'air et de repos. Cette année les Américains y étaient nombreux et s'y sont beaucoup plu, parce qu'ils ne trouvent pas ailleurs les excellents effets de leur cure, mais en outre ont trouvé des distractions charmantes.

L'établissement de Contrexéville est fort beau, on y trouve tout le luxe, tout le confort qui se peuvent désirer; la vie y est rendue agréable par le contact d'une société d'élite et les prévenances du personnel de l'établissement. L'inreprésentant de L'ABEILLE vient d'y faire une cure, et s'il se félicite d'y avoir retrouvé la santé, il se félicite également de l'accueil qu'il y a reçu, des attentions dont il a été l'objet de la part de l'Administration de l'établissement. On lira avec intérêt l'extrait suivant d'un rapport qui explique la vogue légitime de l'eau de Contrexéville auprès de gens qui souffrent de certains maux et qui vont lui en demander la guérison.

Extrait de Rapport de l'éminent docteur Louis Catat, chevalier de la Légion d'honneur, médecin consultant à Contrexéville:

L'eau de Contrexéville, source du Pavillon, est une eau froide, sulfatée, bicarbonatée, calcique, magnésienne, ferrugineuse, lithinée et sodique.

Telles sont les principales données chimiques et physiques que nous fournis la science humaine actuelle; cependant, il existe dans ces eaux autre chose encore, autre chose que ne révèle pas l'analyse mais que prouve la clinique, ces eaux guérissent et amènent la guérison de certains maux. Comment? Pourquoi? ne faisons pas d'hypothèses, plus ou moins ingénieuses et contentons-nous de constater un fait. Les laboratoires de la Nature ont des secrets qui nous échappent. Bienheureux ceux qui peuvent en profiter.

Parmi les maladies citées particulièrement les "gouttes franco" et "gouttes charonques", les "gouttes vicieuses" articulaires et "gouttes catarrhales" de malades se trouvent très bien d'une cure à Contrexéville.

Non seulement le gouteux bénéficie de l'usage interne des eaux de Contrexéville, usage médicamenteux se reprend, l'appétit revient, les digestions sont moins pénibles; du côté de l'intestin on constate aussi de grandes améliorations, bref le tube digestif fonctionne mieux. En même temps, les forces reviennent, les accès de goutte sont plus espacés, moins graves, moins douloureux.

Une autre catégorie, très nombreuse aussi celle-ci, trouve évidemment bien de l'usage des eaux de Contrexéville; je veux parler des "lithianiques rénaux" et "gouttes catarrhales".

Les "néphrétiques" viennent ici avec toutes les gravelles, uriques, oxaliques, phosphatiques. Dans ces cas les effets sont magnifiques. Les urines acides du néphrétique deviennent vite alcalines, les crises de coliques s'éloignent les unes des autres, elles deviennent moins violentes, bientôt c'est un mal de rein intermitte. Puis tout disparaît.

Dependant que par un processus mystérieux, les concrétions calculeuses diminuent de volume, commencent bientôt à se dissoudre, la solution des graviers par les voies naturelles, c'est dans ces cas fort nombreux que les visiteurs et buveurs de Contrexéville constatent l'efficacité réelle des Eaux de Contrexéville-Pa-

villon. Ils viennent, ils touchent leur eau, ils vaincurent et expulsent. Tout ce que nous venons de dire pour le rein, est également vrai pour le foie. Les "lithianiques biliaires" sont toujours très améliorés, sinon guéris d'une cure à Contrexéville, dont les eaux ont un effet remarquable sur le "diabète". En résumé, les maladies qui viennent chaque année à Contrexéville, plus nombreux chaque saison, mais toujours guéris, prouvent par ce seul fait l'efficacité de ses eaux et leurs vertus curatives.

Dr LOUIS CATAT.

Théâtre de l'Opéra.

M. Lavolée, apprenons nous, a peu près terminé la formation de sa troupe, mais sommes heureux de l'écrire, ne compte que des sujets de très haut vol. Le dernier de ces sujets que vient d'engager l'Impressario est M. Hensatto, un baryton de grand opéra, dont les succès sur les premières scènes d'Europe sont retentissants. M. Hensatto ne possède pas seulement une voix superbe, il est bel acteur et délicieux chanteur; il a de l'école, et de la mesure.

Déjà M. Lavolée s'apprête à traverser l'Océan, il veut précéder sa troupe à la Nouvelle-Orléans d'un bon mois pour mettre la dernière main à une foule de détails se rattachant à l'exploitation du théâtre.



M. A. GREVIN.

On fait au théâtre un tout de toilette, charpentiers et peintres y travaillent. Sur la scène, depuis plusieurs semaines, M. A. Grévin est occupé à peindre les décors de "L'opéra", oeuvre que le public parisien ne se lasse pas d'applaudir depuis longtemps, et que notre parterre ne connaît pas encore. L'oeuvre est un opéra à grand spectacle, les décors en sont somptueux.

M. Grévin est un artiste de talent; on en pourra juger par le panorama de Paris qu'il vient de broser et où certains quartiers de la Capitale sont représentés avec une telle fidélité qu'on observe le mouvement, la vie des foules remuantes, grouillantes.

M. Grévin est le premier comique de la troupe de M. Lavolée. Sa connaissance parfaite de la scène et ses services seront inestimables au cours de la saison théâtrale.

Venise et ses gondoles.

Un des côtés les plus pittoresques de Venise la Belle est-il menacé de disparaître? La municipalité a retiré aux gondoliers le privilège exclusif et exorbitant de transporter des bagages dans la ville, en faveur des caisses automobiles des grands hôtels. Tout en édictant aux exigences du progrès, la Riese de l'Adriatique avait sa jusqu'ici conservé intact son charme et son prestige, mais elle perdrait son cachet le plus personnel si la suppression des gondoles était confirmée.

bavolet, à tache blanche, enveloppe ses cheveux, sauf les bandeaux plats et de nuance indécise.

Depuis quarante ans, elle enseigne la littérature, la musique aux jeunes personnes de la société. Cela lui permet de surprendre bien des secrets et lui procure, dans les familles, une considération, une manière de suprématie flatteuse, basée en outre sur la crainte qu'inspire en la rue son bienveillante, encluse à dénoncer sur chacun des tares fort laides, selon le penchant d'une humeur qui s'aigrit avec l'âge. Aux jeunes femmes, elle tient rigueur de leur jeunesse, de leur beauté; aux hommes, elle ne pardonne point de l'avoir désignée, pauvre, malgré ses talents de poète, de musicienne, et les attrait d'un corps qu'elle juge agréable encore. Cette avantageuse opinion qu'elle garde de soi l'incite vers une coquetterie comique, et ses débordements lui laissent un singulier penchant à s'immiscer dans les intrigues amoureuses d'autrui; ce qui ne l'empêche point de s'immiscer à tous les potins, qu'elle commente à la manière d'une gazette.

Ainsi, ce matin, son égoïsme trouve un aliment dans l'événement qui passionne toute la petite ville; l'arrivée d'un nouveau magistrat qui doit occuper, — c'est là — à l'hôtel de la Loop, le siège de procureur impérial, de-

meuré vacant depuis six mois. En descendant le boulevard d'Orléans, entre la pharmacienne et la modiste attentives, Mlle Fritze, fournit sur le procureur maint détail qu'elle tient des demoiselles d'Arribeau, ses élèves les plus heureuses.

Petit-fils d'un maréchal illustré par ses victoires pendant les guerres de l'Empire, M. d'Argencourt doit à cette descendance un avancement rapide et d'être le plus jeune magistrat de son grade. Riche, bien né, doté en outre des qualités indispensables à qui veut parvenir dans le monde, il ne manquera point de conquérir les sympathies de l'aristocratie qui, sans doute, ouvrira ses salons pour lui faire fête.

Mme Jaume se réjouit; elle prévoit, à cause des réceptions, des dîners, tout un renouveau de luxe, des commodes nombreuses, sa face ronde s'éclaircit, elle houpille son monde, en même temps qu'elle prend congé des deux dames devant la porte de son magasin.

Celles-ci pourraient leur zèle. Elles habitent la même maison, à l'angle du boulevard et de la rue de Ménilles: une maison de bois, bâtie au XVIe siècle, où niche, au creux d'une porte, un saint Eloi barbu; où flamboie, jaune et rouge, les bords de pharmacie Ouzal. Soudain, venant de la gare, M. Legrand, juge d'instruction, petit fait, avec un visage de pra-

line rose, glabre, des lunettes d'or sur un nez bref, débouche sur le boulevard en compagnie du nouveau procureur impérial, grand, mince, un peu corché, fin visage encadré de favoris noirs, lèvres rosées, mobiles et narquoises, menton volontaire.

Mlle Fritze esquisse une révérence cérémonieuse, à laquelle ces messieurs répondent par un salut. M. Legrand découvre un crâne chauve, semé de protubérances curieuses; puis, pour échapper aux politesses de l'assistante, qu'il n'aime guère, propose la maison du XVIe siècle à l'admiration de M. d'Argencourt.

— Ce n'est point là de quoi s'arrêter: chacun connaît, en effet, le goût de M. Legrand, archéologue et bibliophile à ses heures; il passe chaque année ses vacances à Rome, dans le commerce des chefs-d'œuvre, et le reste du temps à la librairie Knatz, où le tente, précieusement, une édition fort rare des "Pensées" de Pascal. En s'éloignant avec le procureur, il entame le sujet des vieux livres, auxquels M. d'Argencourt préfère les armes, peut-être par étatséme.

Dependant Mlle Fritze a promptement entraîné son amie sous la porte de la maison. Elle souffre de loger en cette bicoque inconmode; au-dessus des deux chambres qu'elle occupe, un second étage, les rats pèchent le plancher, chaque nuit. Leur sabbat

éveille la vieille fille effarée, qui pourrait de ses doléances Mme Ouzal, sa propriétaire, dès qu'elle se trouve seule, comme ce matin. La dame pleure à chaudes larmes et se désolait.

Mais aujourd'hui, Mlle Fritze se déclare prête à réclamer, s'il le faut, aux tribunaux la rapture de son bail; puis, tout de suite, parce que la pharmacienne la regarde avec de gros yeux pitoyables, elle revient aux concessions. En somme, il existe bien un moyen de détruire cette vermine! Pourquoi M. Casal refuserait-il de lui déléguer un peu d'arsenic qu'elle offrirait, incorporée dans des concombres de lard, à l'appât des rongeurs?

L'épouse du pharmacien objecte la sévérité de la loi qui défend la remise du poison sans ordonnance médicale. — Soit! fait Mlle Fritze, piquée. — Si votre mari n'a pas confiance en moi, s'il me juge capable de commettre un crime, qu'il se charge lui-même de la besogne... sinon, je démenagerai, madame Casal, je vous en prévienne!

Mme Casal s'alarme une fois de plus et conjure l'assistante de se calmer; certes, son mari ne la soupçonne point: quelle idée! Mais la loi est la loi et personne ne la respecte mieux que M. Casal... enfin, elle verra, elle tâchera... Evidemment Mlle Fritze est d'âge à pouvoir manier un poison sans impru-

dence. Pour conclure, après mille recommandations, elle promet la dose d'arsenic nécessaire. Satisfait, Mlle Fritze reprend son air souriant. Debout, sur le seuil du corridor obscur et qui sent la cendre, elle balance sa crinoline en forme de cloche et do-doline du chef, non sans grâce, en remerciement Mme Ouzal. Comme elles vont se séparer, Mlle Fritze, gailletière, désigne la silhouette lointaine du juge d'instruction; elle plaisante: — C'est lui qui m'interrogera quand j'aurai empoisonné quelqu'un avec votre arsenic.

La saillie amuse le pharmacien, qui daigne rire. Or, tandis qu'il se consomme vers l'église, M. Legrand, répondant aux questions de M. d'Argencourt, se plaint précieusement de n'avoir jamais eu le moindre crime à instruire: — Notre ville est vertueuse, on pèche, et les magistrats n'y manquent point de loisirs. Votre jeune substitut joue les néarods en compagnie de sa chienne Fatma; je collectionne les bouquins, et vous, monsieur le procureur, vous cherchez les distractions mondaines. Nous avons quelques salons agréables: celui de la comtesse d'Arribeau, entre autres... A ce propos, pourriez M. Legrand, qui revient à sa maison, laissez-moi vous demander si vous connaissez Mme. Si oui, vous avez vu, au palais Bonpligios, l'"Aurore" du Guide

Or, vous savez vous, près du char d'Apollon, de cette jeune muse dansante, dont la tête ma-jestueuse et impossible effleure la main droite du dieu? Elle ressemble d'une façon frappante à l'aînée des demoiselles d'Arribeau... Quant à la cadette, elle est tout le portrait du "Petit Faune" du Vatican: c'est le même front mince, sous la chevelure en boucles, le même nez spirituel, la même bouche malicieuse et qui se moque, et, sur tout cela, beaucoup de douceur et d'ingénuité. Ces demoiselles, qui d'ailleurs ne sont point sœurs, mais seulement cousines, n'offrent pas entre elles plus d'analogie que les deux chefs-d'œuvre qu'elles évoquent, pour ma joie quand je les rencontre sur la Promenade.

— J'apprécierai vos talents de physionomiste, monsieur. Je compte visiter au plus tôt Mme d'Arribeau, avec qui ma mère fut liée naguère. — Au moins, monsieur le procureur, n'allez point prendre en mal ma comparaison, ni voir là, de ma part, un manque de respect.

— Vous pourrez donc aisément contrôler mon jugement. Il existe, en effet, dans le parc d'Arribeau, une reproduction exacte de "Petit Faune". Elle y fut placée par les soins du feu comte,

qui la commanda à un habile praticien. Je n'ai pu l'admirer qu'une seule fois. Vous serez plus heureux que moi, monsieur. Depuis la Révolution de 48, les hôtels aristocratiques s'accroissent plus gèbre la magistrature.

— Bah! lui l'accueillit-on, monsieur, assure M. d'Argencourt d'un ton léger... Vous reverrez le "Petit Faune" sans aller à Rome.

En jupon, les cheveux en désordre autour de son visage mat, rose d'anémation, Marthe d'Arribeau, sur les genoux et sur les mains, parcourt sa chambre, pour l'amusement de griffon Paff, qui lui tient tête en japonais. — Tous deux menent si grand tapage, Marthe s'active si vaillamment la porte s'ouvrant, si sa coquette entrant, en coup de vent. Aussi, quand Henriette l'interpelle, elle sursaute et se retourne d'un bond. Devant la figure courroucée de sa cousine, elle ne songe pas à se relever et demeure agenouillée, dans la posture d'une écolière prise en faute, comme au temps, où gamine, elle tremblait de voir surgir sa tante pour la contraindre, par amour de la concorde, à céder aux volontés d'Henriette. Jamais elle n'a pu se faire aux colères de cette colère qui blesse sa nature sensible.

La suite à dimanche prochain.